

Du Sang (Territoire, mémoire et famille)

(conférence à la Villa Gillet en 2002, texte publié par la suite dans *Les Cahiers de la Villa Gillet*)

Michel del Castillo, dans un commentaire paru dans *le Monde* du 18 janvier 2002, dit qu'il "tire fierté" de son héritage musulman-andalou. *Son héritage*, apparemment, parce que sa mère était espagnole. *Fierté*, parce qu'il y a très longtemps des musulmans en Andalousie ont fait un tas de bonnes choses.

La question de fierté d'une généalogie ou d'un territoire auquel nous pensons appartenir est importante, voire compliquée. Voire épineuse. Il en faut peu pour que cette fierté alimente les pires instincts chez un individu comme chez un peuple. Il en faut peu pour que l'on passe de la juste et généreuse défense de nos semblables opprimés (Irlandais, Basques, Noirs américains...) ou pas (Anglais, Espagnols, Blancs américains...) à une doctrine débile selon laquelle la fortune de nos semblables serait plus importante que celle de nos non semblables.

Je dis bien *instincts* car il me semble que l'exaltation du sentiment national par l'appel au sang coule tout droit des traits biologiques qui font encore perdre la tête à l'être humain. Regardez l'allègre transformation de l'internationale socialiste – *l'ouvrier ne connaît pas de pays* – en chair à canon à partir du moment où les gouvernements se sont mis à agiter leurs drapeaux en 1914. Ou plus récemment : le carnage commis au nom de la Serbie-blessée-dans-son-âme au Kosovo par les Turcs il y a... plus de 600 ans, et la solidarité slave que cette guerre d'épuration a même réveillé chez les Russes.

Le sang est fort. Comme la famille. Et le territoire. Et la mémoire. Le sang est fort, ainsi que la soif de son propre sang.

Michel del Castillo tient à nous préciser, dans le même article du *Monde*, qu'il n'est pas, n'a jamais été et ne deviendra jamais "un Américain". Bien. Et grâce au sang de sa mère, il se définit comme "à demi-musulman". Très bien. Mais puisque son géniteur était français – même très français, comme on dit – se croit-il "à demi-catholique" ? Et que fait-on de l'héritage dont on "n'est pas fier" ?

Il faut croire que M. del Castillo s'attend, comme beaucoup de non-américains, à ce qu'on ait honte d'être américain. Suite à "l'élection" de Bush junior, je veux bien accepter ma petite part de honte de n'avoir pas su l'empêcher, mais ce désastre me fait *mal* avant tout. Et bien plus qu'à vous. Gore Vidal – casseur amusant, "gauchiste" au sang bleu (version yankee) et romancier non-exceptionnel – a dit qu'il se tenait à l'écart de notre pays afin d'éviter les ulcères. Avec une villa italienne comme la sienne j'aurais plus de chances d'éviter les ulcères moi aussi. En attendant, je ne sais pas si mon éloignement de la terre natale – une douleur permanente – prolonge ma vie mais il est vrai qu'il réduit mes colères.

Mais pourquoi être fier ou avoir honte de quelque chose dont *on n'est pas responsable* ? J'aime bien la Suède. Tout compte fait, je considère les pays scandinaves comme parmi les plus civilisés. J'ai admiré Olaf Palme et la façon dont il a tenu tête à mon pays pendant la guerre du Viêt-nam. Devrais-je être "fier" du fait que la moitié de mon sang est suédois ? Mais non. Je ne suis pour rien dans la démocratie sociale actuelle du pays d'origine de ces jeunes gens qui ont fui l'oppression qu'ils y subissaient il y a 130 ans. Évidemment. Mais la sélection naturelle a sans doute favorisé le trait d'esprit de clan et la survie a été davantage accordée aux êtres ayant le réflexe de solidarité avec leur semblable face au non semblable. Nous avons tendance à aimer et à défendre notre immeuble, notre quartier, notre région, notre pays... Parce que c'est le nôtre et pas forcément parce qu'il a raison. Malheureusement.

Ce n'est pas pour dire que le respect et la compréhension "d'où on vient" n'est pas une bonne chose. Au contraire. C'est absolument vital. Et c'est riche lorsque c'est partagé, dans un roman par exemple, avec ceux qui ne viennent pas du même endroit. Le maintien exceptionnel au Canada des traditions écossaises ainsi que de la langue gaélique importées à la fin du 18ème siècle chez la grande famille de *La Perte et le fracas* d'Alistair Macleod m'émeut et me pousse à réfléchir sur la coupure nette entre "ma" famille finlandaise en Finlande et ma famille "finlandaise" aux Etats-Unis. Il n'y a plus de lien. Plus de souvenir rapporté ni de chanson du vieux pays. Juste un nom – *Nils Hokola* – écrit avec une faute d'orthographe sur la pierre tombale de mon arrière-grand-père dans la "section du syndicat" du cimetière de Wallace dans l'Idaho. Né Finlandais et mort Américain. À 41 ans. En 1904. Et la dernière fille de sa veuve remariée – mon arrière grande-tante donc – n'a plus personne avec qui parler finnois depuis longtemps.

Cela dit, avec l'âge et une petite expérience du vieux pays, j'ai pu voir comment la Finlande survit malgré tout dans ma famille. Les femmes, comme dans les clichés, sont étranges ou étrangement belles. Les hommes ne se battent plus avec des couteaux, mais ils sont capables d'entretenir des rancunes – avec un parent, avec un voisin – basées sur trois fois rien pendant longtemps. Et ils boivent. Trop. Tous.

Je me demande si les enfants, lycéens, d'un de mes frères connaissent l'emplacement de la Finlande sur une carte. Savent-ils même qu'ils ont du sang finlandais ? Je sais que leur père ne sait pas que l'arrière-arrière-grand-père (mineur) de ses enfants, tout comme leur arrière-grand-père (bûcheron) était un rouge. Ce frère-ci ne sait même pas où ces hommes-ci sont enterrés. Mais lui, comme ses enfants, pourrait vous cracher tous les noms de l'équipe offensive des Raiders d'Oakland (l'équipe de *football*) ainsi que ceux, dans l'ordre, de tous les livres de la bible. Aux États-Unis, on peut remplacer le sang et une partie du passé assez vite avec autre

chose. Le drapeau, par exemple. Ou, mieux, une équipe de baseball.

Dans *La Route du sang* je voulais, en fait, contraster la honte qu'un garçon a de ses origines *middle class* américaines avec celle, de sa mère, de ses racines lumpen-prolétaires. Les deux ont tort, évidemment, parce qu'ils ne sont pour rien dans leurs héritages. Mais les cartes qui nous sont données nous font parfois faire de drôles de choses : Le garçon va se raconter qu'il a du sang Nez Percé et, plus tard, qu'il est l'arrière-petit-fils "illégitime" d'un illustre révolutionnaire. Sa mère ira plutôt vers le reniement de "son sang", mais, comme dit la chanson : "vous pouvez fuir mais vous ne pouvez pas vous cacher". Du sang.

Et vous pouvez difficilement échapper à la capacité de vos géniteurs de faire surgir le pire en vous. "Où m'a-t-il entraîné ? Comment s'y est-il pris pour m'attirer dans ce marécage?" se demande Michel del Castillo dans *De père français*. Ou, on l'espère, le meilleur. Ils nous ont planté des graines alors que notre sol était doux et fécond. Des graines qui poussent. Comme des bombes à retardement.

Une mère. Un père. Ou bien un grand frère. Tombé.

Un grand frère comme celui du *gille beag ruadh*, le narrateur de *La Perte et le fracas*. Calum : une force de la nature et meneur malgré lui de famille. Un grand frère qui tombe et dont l'évocation est l'un des émouvants témoignages de la puissance des liens de sang qui traverse le livre. Et qui me fait revoir mon propre grand frère.

*

Je ne l'ai pas vu depuis sept ou huit ans. Pas vu ni entendu au téléphone, je crois. Une lettre ou deux peut-être et quelques nouvelles, toujours les mêmes, par d'autres membres de la famille. Il est plus ou moins calme, plus ou moins difficile, plus ou moins sale... plus ou moins fou. Il vit de l'infime somme que les instances sociales du comté veulent bien lâcher afin de permettre aux handicapés de son genre de survivre à l'extérieur des institutions. Il ne demande pas plus. Il ne se plaint jamais. Il a réussi à se forger une place dans laquelle il reste plus ou moins libre. Une chambre, un lit. Beaucoup de café. Beaucoup de cigarettes. Une douzaine de bières à la suite de temps en temps. La visite quotidienne à la bibliothèque pour lire le *New York Times*. Quelques copains tombés et plus ou moins relevés par le même genre de médicaments qui réduisent l'écart entre leurs hauts et leurs bas ; ou bien, qui mettent une sourdine aux voix qu'il vaut mieux ne pas entendre ; ou enfin, qui leur permettent de garder pour eux ce qu'ils savent sur des conspirations "asiatiques" actuellement en cours.

La situation de mon grand frère ne change plus et sa famille en a pris l'habitude. Moi, pas vraiment, car la majorité de mes souvenirs de ce frère reste ceux de l'avant. Avant que les psychoses aient pris place en lui comme dans un mauvais film de série B. "L'invasion des

profanateurs.” Je l’ai connu grand. Drôle. Séducteur. Intellectuellement et athlétiquement brillant. Et, comme la plupart des gens qui le voyaient de loin ou de près, je l’ai admiré.

Aujourd’hui, sept, huit ans après notre dernière rencontre, je vais remettre ça, tout en me disant que ça ne fait pas du bien, ni à lui ni à moi. La dernière fois, il était marié. Avec une femme qu’il avait rencontrée en HP et qui était moins folle que lui. On était content. Au moins, il n’était plus seul, il mangeait mieux et ils n’allaient pas faire d’enfant.

Aujourd’hui il est seul depuis un bon moment.

Nous arrivons devant l’Otis Hotel. *Downtown* à Spokane. Cinq étages en brique rouge, construit il y a presque cent ans alors que l’argent et le plomb de l’Idaho voisin, arrachés à la terre par notre arrière-grand-père et ses camarades, bâtissaient une ville autour des cascades, assourdissantes au printemps, de la belle rivière Spokane.

Il y a peu de vie aux alentours de l’hôtel à présent. De toute façon, même quand c’est “vivant” par là, je suis toujours saisi par la calme qu’on trouve dans la ville où j’ai grandi par rapport à la furie permanente des villes où je vieillis. En plus, c’est le mois d’août ; il fait presque 40 et nos chaussures vont fondre sur le trottoir cuit si nous y restons trop longtemps.

Nous. Je suis ici avec ma fiancée.

Nous regardons l’Otis Hotel. C’est un trou à rats aujourd’hui. Un *dive*. Une espèce de “*half-way house*” pour des taulards et des fous sortis de leurs incarcérations respectives en attendant d’autres. C’est ici que mon grand frère loue une chambre depuis trois ans. C’est pittoresque et ça me noue le ventre de le savoir là.

Le hall, en bois de noyer d’autrefois, est beau. Conservé par la ville, peut-être, de la plastification-modernisation rampante. Il y a une cage avec deux perroquets. Deux tables, quelques chaises et des vieux fauteuils. L’un est occupé par un assez jeune, assez gros Indien avec une casquette dont le logo d’équipe est effacé par sa vie. Il regarde par la fenêtre. À une table, une dame joue au solitaire. Elle nous regarde alors qu’on avance vers le guichet plexiglassé. Je suis gêné par ma fiancée. Elle est mince et lisse d’aspect. Elle porte une belle robe jaune canari qui fait sortir la richesse de sa jeune peau italienne actuellement bronzée par le soleil de nos montagnes.

Mon frère n’est pas là à nous attendre comme prévu.

Nous n’avons pas le droit de monter le chercher, mais la jeune femme à la tête de bébé au guichet veut bien aller le prévenir. Elle l’aime bien mon frère. Elle aussi. Elle se lève. Je constate que la moitié inférieure de son corps doit peser le double du reste. Je suis encore plus gêné par nos lignes “européennes” à nous.

La jeune femme redescend. “Il arrive. Il dormait.”

Merci. On s’assoit. On écoute les oiseaux en cage. Les cartes qui se font ramasser,

poser... L'Indien qui ne bouge pas. Et voilà que mon grand frère arrive et je prend sur moi pour ne pas dire pardon, je me suis trompé, ce n'est pas lui.

Je me lève. Avec mon sourire. On se serre la main.

“Quoi de neuf ?” demande-t-il, son sourire à lui révélant ses dents, noires, oubliées. Plus tard il me racontera, sans théâtre, une bagarre dans l'ascenseur – “le seul endroit où on ne peut pas nous surveiller” – qui lui a coûté une de ses dents et deux côtes cassées. Une casquette *Stanford* – l'université de sa licence de sciences politiques – tachée. Un t-shirt *Washington State University*, troué au bout de son terrible ventre enflé qui me fait monter des larmes que j'écrase aussitôt – je ne pleure jamais... Il a encore tous ces cheveux, collés en mèches brillantes à présent par la sueur de sa sieste. Un jean, également taché. Des baskets à peine lacés. Une moustache. Il ressemble de plus en plus à nos oncles “finlandais” qui n'ont jamais vu la Finlande et de moins en moins à mon grand frère. Mais je retrouve ses mains. Je les reconnais tout d'un coup alors qu'elles soulignent un propos, exactement comme autrefois. Les mains de mon grand frère. Qui lui sont propres.

Je lui présente ma fiancée et il lui serre la main comme s'ils se voyaient tous les jours. “Quoi de neuf?” Plus tard, par contre, je le verrai qui l'examine pour de vrai alors que les voiles se lèvent pendant un temps de ses yeux. Ils se parlent. Je vois qu'il la touche simplement ; elle voit autre chose en lui que la maladie et ça fait qu'elle me touche davantage. Mon frère se mettra même à s'expliquer en français, d'école, avec elle pendant un temps. En fait, beaucoup de ce qu'il a appris il y trente ans est encore accessible dans son cerveau blessé ; c'est ce qu'il apprend aujourd'hui qui a tendance à s'envoler.

“Quoi de neuf ?” demande-t-il à la dame avec les cartes.

“Je t'attendais pour jouer,” elle dit.

“C'est mon frère qui habite Paris,” lance-t-il, le sourire qui les faisait tomber autrefois toujours en évidence.

“Paris,” dit-elle. *Paris...* fait toujours impression. Chez nous. Les ploucs. S'ils savaient... Mon grand frère lui montre l'affiche que je lui ai apportée de ma pièce de théâtre. La dame hoche la tête comme il le faut et reprend son jeu. On dirait que mon grand frère aime que j'habite Paris. Et moi, je ne supporte pas d'y avoir pris sa place. Je n'ai jamais voulu “le doubler”. En plus, sans lui, je n'aurais peut-être pas su où aller à temps. Ma famille, c'est lui. Mon territoire, c'est cette région. Je me rappelle d'une lettre que j'avais reçue à New York ; il s'inquiétait du fait que je vivais... que je *pouvais* vivre à l'Est. “Ce n'est pas nous,” écrivait-il et il avait raison. J'ai subi un plus grand *culture shock* lorsque je suis arrivé à New York qu'à Paris.

Mon grand frère avait compris, je crois, la portée de nos rivières, nos lacs, nos montagnes et l'odeur des aiguilles de sapin brûlées au sol par le soleil qui n'est jamais pareil ailleurs. Nous ne pouvons pas être chez nous ailleurs que chez nous et je crois que nous avons besoin de

comprendre nos *chez nous* respectifs pour comprendre *ailleurs*.

Il marche vite, un peu penché à droite. Il a sa route qu'il trace chaque jour et il ne se demande pas si nous la connaissons. Nous entrons chez *Denny's*. Climatisé à l'extrême. Il salue la serveuse qui salue mon grand frère qui ressemble, je le vois maintenant, à Jim Harrison, version vache enragée. Je le vois avec les yeux de la serveuse qui voit un clochard qui fonce dans la section "smoking". Un clochard dont elle a l'habitude ; un clochard qui ressemble à mon grand frère et dont je n'ai pas et n'aurai jamais l'habitude.

Plus tard on va s'arrêter pour que ma fiancée puisse vomir le thé glacé qu'elle n'arrive pas à digérer et pour que moi, je puisse vider les larmes qui m'empêchent de voir la route. Des larmes qui viennent, comme tant de romans, de la famille – d'un lien biologique bien sûr mais aussi des branches qui nous ont entourés alors que nous prenions conscience que nous existions.

Ma fiancée aura plus de chance que moi à faire place nette ce coup-ci, vu qu'elle n'a pas joué au baseball avec mon grand frère pendant tous les étés de toute sa petite jeunesse. Et maintenant que j'ai partagé mon grand frère avec elle, je me demande comment je vais faire pour la perdre ou la quitter un jour.

Elle est forte, la famille. Plus forte que je le croyais.

À titre d'appendice :

Le sang est plus épais que l'eau selon le dicton cité par la grand-mère de *La Perte et le fracas*. J'ai toujours voulu échapper à cette règle, toujours voulu refuser la logique – souvent pernicieuse – des clans, toujours voulu me créer une autre espèce de famille sur des fondements plus justes qu'une série d'accidents biologiques. En même temps, j'avoue une fascination teintée d'envie – envie d'*appartenir* – pour les familles romancées de Macleod, tout comme celles d'Isaac Bashevis Singer, Tolstoï, David James Duncan et bien d'autres John Irving. En écrivant, dans mon premier roman et dans celui actuellement en cours, une famille inspirée par la mienne avec une multitude de cases vides à remplir, j'ai sans doute répondu malgré moi à cette envie.

Mais pour le film de Patricia Mazuy – "Peaux de vaches" (1989) – qui raconte une histoire d'amour-haine entre deux frères, j'ai voulu détourner et noircir ce dicton en écrivant la chanson du générique "*Blood Thicker Than Love*". Qui donne, plus ou moins, la chose suivante en français :

*J'ai largué ma famille pour sauver mon esprit en partant de ce trou
Mais tous mes rêves relèvent encore ce passé bout par bout
Une mère, un père, une ville ; quelques voisins hallucinés
Peu importe les kilomètres que j'ai couverts,
ils ne cessent pas de s'y infiltrer*

*Des montagnes et des océans, des langues et des fuseaux horaires
Je les ai tous mis entre nous, j'ai couru, couru toute la terre
J'irais bien en enfer s'il le faut pour couper court
à l'héritage et aux vils rouages du sang,
du sang plus épais que l'amour*

*Difficile de fermer l'œil la nuit de peur de ce que je verrais
Le sommeil ouvre le feu sur moi, le feu d'une bataille rangée
Le sommeil rentre ses dents dans la manche, la manche effilochée du souci
Le sommeil tranche la manche comme un couperet
mettant l'effilochure en charpie*

*Je mourrai si je reste encore ici, je mourrai si je vais ailleurs
Je ne comprends pas le bonheur, je ne connais plus la douceur
Je donnerai une main pour un peu de paix, un bras ou une jambe pour
Une transfusion contre la confusion du sang
du sang plus épais que l'amour*

*Oh la malédiction de la naissance ; mère nature ce crime a commis
Du même sang et de la même graine, des frères ne seront jamais affranchis
Donnez-moi du bois à mordre alors qu'ils arrachent l'arbre qui m'entoure
Et ce n'est pas la peine de fermer le trou alors que le sang
le sang est plus épais que l'amour*

Mais après tout c'est un autre dicton de la grand-mère Macleodienne qui me semble le plus indiscutable – celui qui nous fournit la dernière phrase de son livre : “Nous sommes tous mieux lorsque nous sommes aimés”. Une vérité humaine et une vérité politique. Une vérité qui se confirme aussi dans le récit de Michel del Castillo où il nous fait comprendre que l'amour qu'il a pu recevoir et donner à sa tante et à son oncle lui a rendu la vie. Une vérité qui est tellement vraie qu'elle fait mal finalement. Et une vérité qui nous amène obligatoirement vers le cri du cœur – moins juste, plus poétique – de Malcom Lowry : “*no se puede vivir sin amar*”.